

## III.

*De la Cure de la COLIQUE par la Piquure d'une Eguille, telle qu'elle est en usage parmi les Japonnois.*

Cette sorte de Colique que les Japonnois appellent Senki est une maladie particuliere de cet Empire si peuplé : elle est si commune qu'entre dix personnes adultes à peine y en a-t-il une qui n'en ait senti les atteintes. Ce même air qui d'ailleurs est si sain, la maniere de vivre des naturels du pays, leur manger & leur boire, les exposent aux attaques de cette maladie. Les étrangers n'y sont pas moins sujets que les naturels, lorsqu'ils ont bu des liqueurs du pays. Nous en fimes une triste experience, lorsqu'en arrivant au Japon nous voulumes, selon l'usage des gens de mer, oublier le verre à la main les dangers que nous avions essuyez pendant un long & difficile Voyage, & boire abondamment de la biere froide du pays, qu'ils appellent Sakki. Cette biere est faite avec du ris, & a la consistence des vins d'Espagne : elle est d'une telle nature qu'il ne faudroit point la boire froide, mais modérement chaude, & avec des tasses à la maniere des naturels du pays. Le nom de Senki n'est pas donné indifferemment à toutes les douleurs du ventre, mais seulement à cette espee particuliere, qui outre la douleur aigre qu'elle fait sentir dans les boyaux cause en même temps des convulsions aux aisnes ; car telle est la nature, & la violence de cette maladie, qu'elle cause des convulsions à toutes les membranes & à tous les muscles du bas ventre. A l'égard de la cause de la maladie, les Japonnois croyent que ce n'est point une matiere morbifique logée dans la cavité des boyaux, ce qui selon eux ne causeroit qu'une legere douleur ; que son siege est dans la substance membraneuse de l'abdomen, comme par exemple les muscles, le peritoine, l'epiploon, le mesentere, ou les intestins, & qu'en y sejourant elle se change en une vapeur ou plutot en un vent subtil & acre qui enfle, coupe, & corrode les membranes qui le contiennent. C'est sur cette theorie qu'est fondée leur cure : toutes les fois que ce vent est tiré de la prison étroite où il est enfermé, dans le même moment, disent-ils, la douleur causée par l'enflure de ces parties si sensibles doit cesser. Avant de passer outre on me permettra d'observer qu'au lieu de ce nom Latin *Colica*, que l'on donne quelque fois mal à propos à cette maladie, puisque le boyau du même nom n'en est pas fort souvent attaqué : les Brahmins aiment mieux le nommer en leur langage, conformement à l'opinion des Chinois & des Japonnois, *Convulsions* ou *tiraillemens du ventre & des intestins*. Quelques symptomes particuliers de cette maladie nationale ou locale ressemblent beaucoup à la passion hysterique. Elle met souvent le patient dans la crainte d'être suffoqué, toute la region du bas ventre, depuis les aisnes jusqu'aux fausses côtes, & plus haut, étant fortement tirillées ; & même après que le patient a été tourmenté miserablement pendant long temps, la maladie se termine quelquefois en tumeurs & en enflures qui s'élevent en divers endroits du corps, & qui ont des suites dangereuses : cela cause en particulier aux hommes une enflure à l'un des testicules, qui souvent tourne en suppuration, & en abscez ; dans les femmes

Descrip-  
tion de la  
maladie.

cela produit des tubercules ou des pustules au fondement & aux parties honteuses, & qui sont ordinairement suivies de la perte du poil. Il faut pourtant remarquer que ces tumeurs aux testicules (que les Japonnois nomment Sobi, & ceux qui en sont attaquez Sobimotz) comme aussi les pustules aux parties secretes des femmes, sont aussi des maladies domestiques du Japon, & attaquent plusieurs personnes qui n'ont jamais ressenti les atteintes de la Colique.

Avant que j'en vienne à montrer la methode particuliere des Japonnois pour la cure de cette maladie qui se fait par le moyen de l'aiguille; il ne sera pas hors de propos de remarquer qu'il y a deux remedes principaux dans la Chirurgie, que l'on suppose réussir également pour guerir & pour prevenir les maladies; dont les habitans de ces parties orientales du monde tant sains que malades, riches & pauvres, se servent par l'entremise des medecins, ou des empiriques. Les habitans de la Corée, les Chinois, & les Japonnois fort grands admirateurs de l'antiquité, & scrupuleux à l'excez pour conserver les anciennes coutumes qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, pretendent tous que ces remedes étoient connus dans les siècles les plus reculez, long temps avant l'invention de la medecine. Leurs noms choqueront peut être & effrayeront les lecteurs. Ce n'est pas moins que le feu & le metal. On doit pourtant rendre cette justice aux Japonnois, qu'ils sont bien éloignés de se servir de cet appareil cruel, (on pourroit même dire barbare) de nos Chirurgiens d'Europe. Ces fers chauds, & cet étalage de couteaux tranchants, & autres instrumens necessaires pour nos operations; spectacle si effrayant pour le patient, si choquant même pour les assistans, s'ils ne sont depouillez de tout sentiment d'humanité & de compassion; sont toutes choses que les Japonnois ignorent entierement: leur feu est fort moderé, tel que les Dieux du pays veulent qu'on brûle sur leurs Autels; en un mot ce n'est autre chose qu'un rouleau qui s'allume insensiblement, qui est composé de l'herbe qui porte le nom de la fameuse Reine *Artemise* \*. Il en est de même des metaux dont ils se servent dans leurs operations de Chirurgie, ce sont les plus nobles de tous: ils sont l'ornement des Palais; ils sont la production du soleil & de la lune; &, comme les Philosophes le pretendent, enrichis des qualitez & des vertus de ces deux corps celestes. Le lecteur comprend aisément que je parle de l'or & de l'argent, dont les Japonnois ont des aiguilles faites d'une maniere singuliere, parfaitement polies, & extrêmement propres à operer la ponction, ou la Piquure dans les corps humains. Ils en font un si grand cas pour cette raison, qu'ils les portent toujours avec eux où qu'ils aillent; ils font la même chose des boetes entieres d'autres instrumens, ou curiositez, qu'ils estiment beaucoup, ou dont ils croient avoir besoin. L'usage & l'application des remedes dont nous venons de parler sont d'une si grande consequence, que la seule connoissance des parties où l'on doit appliquer le feu avec le Moxa, ou qu'on doit piquer avec les aiguilles, est l'objet d'un art particulier dont les maitres sont appelez *Tensasi*, comme qui diroit toucheurs ou chercheurs des parties, à cause que leur principal emploi consiste à faire le choix de la partie sur laquelle on doit faire l'une ou l'autre de ces operations. Ceux qui appliquent l'aiguille, ou de leur chef, ou selon le desir des patients, ont en particulier le nom de *Farittate* qui signifie piqueurs d'aiguille. Je viens à present à la description de ces aiguilles. Il seroit quasi impossible d'enfoncer une grosse aiguille dans le corps sans s'exposer à quelque dangereuse consequence: C'est par cette

\* Artemisia, Armoise.

raison que celles qui sont destinées à cette operation doivent être fort deliées, faites d'or ou d'argent aussi pur & aussi fin qu'on en puisse avoir; entierement épurez de cuivre & qui souffrent le marteau. C'est un métier particulier que celui de donner la trempe à ces aiguilles, & le degré de dureté requis pour cette operation. Ce métier est connu de peu de personnes, & ceux mêmes qui le savent n'oseroient l'exercer sans des lettres patentes données sous le seau de l'Empereur. Il y a deux sortes de ces aiguilles par rapport à leur figure: celles de la premiere sorte sont faites indifferemment d'or ou d'argent; elles ne ressemblent pas mal aux Poinçons dont nos jeunes Garçons se servent à l'Ecole pour appeller les syllabes, ou les styles dont les Indiens écrivent; elles sont seulement plus deliées d'environ quatre pouces de longueur, minces, & finissant en pointe fort aigue, avec un manche retors pour les tourner avec plus de facilité: au lieu de boette on les met dans un petit marteau qui est fait de sorte que l'on peut mettre une de ces aiguilles de chaque côté du manche: ce marteau est fait de corne de taureau sauvage, fort polie, & un peu plus long que l'aiguille, avec une tête tirant sur le rond un peu applati dans laquelle il y a une piece de plomb pour la rendre plus pesante. Le côté qui bat l'aiguille est revetu d'une piece de cuir ordinairement couleur de violette, pour empêcher que l'aiguille que l'on enfonce dans le corps ne reflaute. Les aiguilles de la seconde sorte sont faites seulement d'argent, & ne s'éloignent pas beaucoup de la figure des precedentes & de leur longueur, mais elles sont extremement deliées, avec un manche court & épais qui est tourné en vis sur la longueur: on met plusieurs de ces aiguilles ensemble dans une boette de bois en quarré long, vernissée en dehors; le fond en est garni d'une piece de drap, & les aiguilles sont couchées sur le côté moelleux de l'étoffe. Pour la satisfaction de ceux qui sont curieux de noms, j'ai trouvé à propos de remarquer que ces deux sortes d'aiguilles, & en general toutes celles dont on se sert dans la Chirurgie sont appellées Uutsbarri, c'est à dire aiguilles tournantes. Les aiguilles de la seconde espece ont le nom particulier de Fineribarri, qui signifie la même chose; & si l'operation est faite, comme il arrive souvent, en passant l'aiguille dans un tuyau delié de cuivre, on les appelle alors Fudabarri, c'est à dire aiguilles à conduit ou tuyau. Ce tuyau est environ un pouce plus court que l'aiguille, & gros comme une plume d'oye; il sert à guider l'aiguille pour faire plus surement la ponction dans la partie du corps que l'on a choisie. Les aiguilles avec leurs étuis, le marteau, & le tuyau sont representez dans leur grandeur naturelle à la Planche XLIII. où la Figure 1. represente le fond de la boette où l'on met les aiguilles d'argent, avec les aiguilles qui y sont coucheés; la Figure 2. represente le couvercle de cette boette; la Fig. 3. le tuyau de cuivre qui guide l'operation de la piquure; la Fig. 4. le marteau avec une des aiguilles d'or poussée un peu en dehors; & la Fig. 5. une aiguille d'or qui en est entierement tirée.

Pour venir à l'operation, on la fait de la maniere suivante. Le Chirurgien prend l'aiguille près de la pointe avec sa main gauche entre le bout du doigt du milieu, & l'ongle de l'indice appuyé par le pouce. Il la tient ainsi vers la partie qui doit être piquée & qui doit être soigneusement examinée pour voir si ce n'est pas un nerf; ensuite prenant le marteau de la main droite il en donne un coup, ou deux, precisement ce qu'il faut, pour vaincre la resistance de la peau exteriere, & faire entrer l'aiguille; cela fait, il met le marteau à côté, & prenant le manche de

l'aiguille entre les extremités de l'indice & du pouce , il la tourne jusqu'à ce que la pointe entre dans le corps , à la profondeur que les regles de l'art exigent ; ce qui est ordinairement un demi pouce : quelque fois mais rarement un pouce & au dessus , en un mot jusqu'à ce que l'aiguille penetre au lieu où est le siege de la douleur & où l'on croit la maladie renfermée. Le Chirurgien y tient l'aiguille jusqu'à ce que le patient ait respiré une fois ou deux , & ensuite la tirant dehors il presse la partie avec le doigt comme si c'étoit pour en exprimer toute la vapeur , ou le vent. Les aiguilles de la seconde sorte ne sont point frappées du marteau , on les enfonce en tournant en vis , l'operateur les tenant entre les extremités du pouce , & du doigt du milieu. Ceux qui operent adroitement donnent un coup avec l'indice avec lequel il poussent le doigt du milieu justement autant qu'il faut pour lui faire penetrer la peau , & ensuite ils achevent l'operation en tournant. Quelques uns se servent pour cet effet d'un tuyau tel qu'on l'a décrit ci-dessus , qui est un peu plus court que l'aiguille , & qui par ce moyen empêche qu'on ne l'enfonce trop avant. Les regles & les preceptes de cette piqueure sont fort differents , eu égard sur tout aux vapeurs cachées que l'on suppose être la cause de la maladie : de là vient que lorsque l'on veut faire l'operation , un medecin habile & prudent doit determiner avec toute son attention & tout son jugement où , & jusqu'à quelle Profondeur les vapeurs sejournerent. La piquure d'aiguille est estimée un bon remede pour ces mêmes maladies que l'on traite en appliquant le feu avec le Moxa , & l'on se sert de l'aiguille près des mêmes endroits , & avec les mêmes precautions , comme du caustique. Mais j'en dirai davantage dans la relation que j'en donne. Il arrive pourtant assez souvent que les gens du commun peuple s'avanturent à appliquer l'aiguille , purement sur leur propre experience , & sans l'avis d'un Tensasi experimenté , prenant garde seulement de ne picquer ni nerf , ni tendons , ni aucuns vaisseaux sanguins considerables. Après avoir expliqué suffisamment ce qui regarde la piquure d'aiguille en general , je dois ajouter encore quelque chose sur son usage dans la Cure de la Colique en particulier.

Pour la Cure de la Colique , les Japonnois font l'operation sur le ventre à la region du foye , faisant neuf trous en trois rangs disposez en parallelogramme , à la distance l'un de l'autre d'un demi pouce dans les adultes. (Voyez la Planche XLIII. Fig. 6.) Chacun des rangs a son nom particulier , & leur operation a des regles differentes : le premier rang est nommé Sioquan , il est fait justement au dessus des côtes ; le second est nommé Tsiuquan , & doit avoir sa place entre le nombril , & le Cartilage Mucrenata ; le troisieme est appellé Gecquan , il est fait environ un demi pouce au dessus du nombril. J'ai été diverses fois témoin , qu'en faisant ces trois rangs de trous conformement aux regles de l'art , & d'une raisonnable profondeur , les douleurs de la Colique Senki , comme ils les nomment , cessoient presqu'en un instant comme si c'eût été par enchantement.

On a tenté quelque fois de guerir cette colique en appliquant le feu sur le patient avec le Moxa , mais on a trouvé par experience que cette methode n'a pas eu tout le succez de la piquure d'aiguille. On doit remarquer pourtant que le caustique doit être appliqué sur le ventre aux deux côtez du nombril , environ à deux pouces de distance. Ces deux endroits sont nommez Tensu , ils sont renommez par le nombre de caustiques qu'on y appli-

applique, & connus même de ceux qui ne pratiquent pas cet art : nous en parlerons ailleurs plus au long.

Pour rendre complete cette relation, je ne dois pas oublier un autre remede qu'on pretend être d'une grande vertu, & dont le menu peuple fait un usage frequent, dans la Colique dont nous venons de parler; dans le *colera morbus*, qui est une maladie frequente & dangereuse dans le Japon; comme aussi pour la douleur de ventre qu'ils nomment Saku, qui est aussi parmi eux une maladie commune qui ne differe pas beaucoup du Senki & de la colique ordinaire. Ils s'en servent aussi pour les autres douleurs du bas ventre, lorsque le siege de la maladie est dans les intestins où l'on ne sauroit se servir de l'aiguille, ni du Moxa; & en diverses autres maladies que je passe sous silence. C'est une poudre qu'on doit prendre interieurement, appellée par le commun peuple Dsiosei, & dans la langue des savans Wadsufan. On la vend dans le village de Menoki dans la Province d'Oomi, scellée du cachet du vendeur qui par une fraude pieuse a obtenu un privilege de la vendre lui seul. Il publia que les ingrediens de cette poudre étant des vegetaux, ils lui furent enseignez en songe par le Dieu Jakusi, & qu'ils croissent sur une montagne voisine, d'ailleurs fameuse pour les histoires fabuleuses, qu'on dit qui y sont arrivées, & dans son voisinage. Les bons effets que le peuple ressentit en usant de ce remede le mirent dans une grande reputation, & la consommation qui s'en fait est si grande qu'elle a enrichi une famille entiere, qui auparavant étoit fort pauvre, & qui fût ensuite en état de bâtir trois temples qui sont des monumens publics & durables de leur reconnoissance envers le Dieu qui leur communiqua ce secret. Ces temples sont vis-à-vis de trois boutiques, où cette poudre est faite & vendue. J'en portai beaucoup avec moi quand je quittai le Japon; mais je trouvai par experience qu'elle ne s'accommode pas au temperament de mes compatriotes. Elle est plus amere que le fiel; on en tient la preparation secrette dans la famille de l'Inventeur; cependant en considerant quelques uns des ingredients dans la boutique où j'achetai celle que je portai en Europe je reconnus que le *Costus amer* qu'ils appellent au Japon Putsjuik & que les Hollandois portent de Suratte au Japon en étoit un des principaux. On dit que les vertus de ce *Costus* sont fort grandes, & on le recherche au Japon plus qu'aucune autre drogue étrangere, excepté la racine du *Sisarum Montanum Coraense*, ou Ninsin, du Docteur Cleyer.